

La patrie suisse

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 6

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225691>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MONSIEUR GRINCHEUX

Monsieur Grincheux a grise mine,
Le teint bilieux, jaune safran.
On ne peut le mettre en vitrine,
Car il est si peu amusant.

Il est maigre et marche sans hâte,
Le front soucieux, les yeux baissés;
Ce n'est pas une bonne pâte:
N'y touchez pas, il est fâché.

L'hiver, quand le froid nous assiège,
Que la terre dort doucement,
« Que le diable emporte la neige ! »
Murmure-t-il en bougonnant.

En été, Monsieur souffle et sue;
Le soleil est son ennemi.
Et sa rancœur ne s'atténue
Qu'en ronchonnant. Le pauvre ami !

Si un sourire à lui s'adresse,
Il vous regarde de travers:
Pour se venger, Monsieur s'empresse.
Tant pis pour vous, s'il a ses nerfs.

Un rien fait déverser sa bile,
Tout lui sert à réclamation.
Pauvre qui sue, riche qui empile
Tout voué à la damnation.

Grincheux, car ainsi je te nomme,
Tu n'es qu'un petit polisson,
Haï des dieux haï des hommes,
Grincheux, je le dis sans façon.



LA CHANSON DE MADELINE

V

— Allez vite à l'école, les enfants ! Vous êtes déjà en retard.

— Oui, maman.

Bien embrassés, bien emmitoufflés, l'air étant encore vif, notre panier à la main, contenant la pomme bien rouge et la tablette de chocolat traditionnelle, nous partîmes ainsi, par une fraîche matinée. Ma mère, avec son sourire débonnaire, et Mlle Véronique, droite comme un poteau, nous suivaient de l'œil, du haut de leurs jardins respectifs, sur le chemin de l'école.

— Surtout, ne musez pas en route ; sinon !...
— Non, tante !...

Nos deux maisons se touchaient presque ; une commune solitude semblait les faire se presser l'une contre l'autre. Elles dominaient la grand' route de Lausanne, tandis que le village se découvrait à un quart d'heure de là, du côté d'Echallens. Oh ! un quart d'heure, à condition d'aller tout droit, de mon pas diligent d'élève sérieux. Avant de connaître Madeline, je n'avais qu'un amour et qu'un rêve : l'emporter sur Jules Pleaux qui, depuis longtemps, trônait à la tête de la classe. J'étais en effet, parvenu à lui arracher le siège de premier ; mais ma victoire était précaire, et le vaincu méditait sa revanche. Il fallait ouvrir l'œil ! J'avais l'esprit plus subtil ; mais il était plus âgé d'une année. Et j'étais inégal ! J'avais des éclairs ; Pleaux, de son pas régulier, soutenu, de bœuf au labour, profitait de toutes mes distractions. Aussi, l'on m'avait tant sermonné que, me piquant d'honneur, je m'efforçais de copier son allure d'herbivore en ruminant mes verbes le long du chemin.

Mais aujourd'hui, par ce clair soleil, Madeline était trop jolie ! Bien que la brise d'avril fût encore âpre sous le ciel pâle où traînaient les dernières giboulées, elle avait rejeté sa quinquagenaire fanchon de laine, où sa petite frimousse était enfouie sous de copieux bourrelets. Certes, ma Cendrillon n'avait pas des souliers de vair ; mais, dès que sa chevelure dénouée m'effleurait l'épaule, mon âme, ensevelie dans les arcanes de la grammaire, en tressaillait toute, et chanta sur mes lèvres.

En bon petit voisin, tout ému de son importance de jeune homme bien élevé, je lui avais pris la main, d'un geste protecteur, comme pour la diriger, comme pour la défendre contre les problématiques voleurs de grand chemin. Je m'étais fait son chevalier dans la turbulente ruche scolaire où sa première apparition avait soulevé une émotion folle. On se pressait, on se bousculait pour voir l'étrangère. Un souffle d'avril qui fait battre la fenêtre, un hameton qui se fourvoie dans la salle et qui bourdonne en se cognant aux vitres, n'eût pas fait se lever avec un tel ensemble tous ces petits bouts de nez rieurs, si friands de surprises nouvelles.

Donc, ce matin-là, cheminant la main dans la main, comme frère et sœur, nous semions notre route de joyeux propos, ou bien nous épanchions nos rancœurs dans le sein l'un de l'autre.

Elle me disait :

— Moi, je n'aime pas ma tante : elle me fait laver la vaisselle et elle m'appelle Madelon.

Je lui disais :

— Ah ! nous allons passer devant la maison des Quenoupe. Elles vont encore nous tirer la langue et nous crier des noms.

Ces trois Quenoupe étaient des vilaines filles qui demeuraient dans une vilaine maison.

Secouant la tête d'un air rancunier :

— Je leur ai dit, repris-je, que je le redirais à mon papa... Mon papa, tu sais, eh bien, c'est le maître de la commune, mon papa. Et ça ne leur a rien fait ! Elles m'ont fait des mines !... Houl ! les vilaines !... Et puis, c'est des gens tant pauvres ! Ils couchent sur du foin, tu sais ?...

Quand nous passâmes devant la bicoque :

— Ne regarde pas ! dis-je d'une voix sourde.

— Ne regarde pas ! me recommanda Madeline.

Naturellement, nous levâmes le nez et regardâmes de nos quatre grands yeux vers les étroites fenêtres où pendaient de guingois des volets disjoints. Je poussai un soupir de soulagement.

— Ah ! elles sont déjà parties pour l'école.

Après ce mauvais pas, sans songer que le départ des Quenoupe était pour nous un avertissement fort grave, nous musions le nez en l'air, à côté du chemin, en foulant les jeunes gazons de nos souliers tout brillants de rosée. C'est sa faute ! Je lui disais bien que nous devions nous dépêcher. Ah bien oui ! Il y avait trop de primevères, trop d'hépatiques bleues et roses, trop de pommiers roses et blancs, trop d'oiseaux sur-tout. Pendant tout l'hiver, Madeline en avait attiré jusque dans sa chambre, en les nourrissant de sa main ; dès qu'une mésange affamée entraînait en sautillant, vite, la fenêtre battait comme le couvercle d'une trappe, et l'oiseau tombait, hérissé, haletant, dans une main jalouse qui se refermait sur lui. Et c'étaient, sans fin, des paroles tendres, et des baisers sur le petit bec tout grand ouvert de colère et d'angoisse, sur les yeux brillants comme deux fines perles noires, sur la tête mobile... Puis, Madeline lui donnait la volée !

Elle prétendait comprendre leur chant, et me le traduisait ; et elle l'imitait si bien que je serais accouru à son appel, si j'avais été petit oiseau, pour recevoir aussi un baiser sur mon bec ; mais je fus ce jour-là le seul à me laisser prendre au charme, sur le chemin des écoliers. Elle se fâcha, comme si j'y pouvais rien, me disant que c'était ma faute, que j'effrayais les oiseaux ; et puis, c'était la faute de la grand'route...

Elle venait de suspendre sa course papillonnante ; les yeux mi-clos, elle écoutait. Qu'entendait-elle ? Je vis à sa physionomie que ce devait être quelque chose de très beau.

Elle écoutait ce que nous ne savons plus entendre ; son oreille prodigieusement sensible était bercée de mille harmonies : vagues sonores des airs et des eaux, tous les bruits de la vie extérieure adoucis par la distance, innombrable frémissement des feuillages et des milliers d'aïerettes semées dans la douceur du renouveau.

Au-delà d'une grande marge de prairies, une sapinière alignait, parallèle à la route, sa haute colonnade encadrant de l'ombre profonde.

Elle se tourna vers la forêt et me dit :

— C'est là...

La forêt de Niallin ! Chaque jour, en me rendant à l'école, j'y jetais un regard moitié curieux, moitié effrayé. Derrière la façade de sapins s'étendait à perte de vue comme un velarium de feuillage : fayards, chêne, bouleaux, ondulant à grandes vagues sur le sol inégal et sous les souffles du vent. Jamais je n'étais entré : on racontait sur cette forêt des histoires terribles ; c'était pour moi le monde du mystère et des vagues épouvantes.

Quand ma capricieuse voulut m'y entraîner :

— Oh ! non, lui dis-je. Non !

Elle me raisonna ; oui, elle me raisonna, ma follette ! Elle me fit honte de ma frayeur.

— Ce n'est pas ça, lui dis-je, piqué ; c'est l'école.

— Ça nous prendra deux minutes.

— Et nous serons punis.

— J'appellerai l'oiseau d'or.

— L'oiseau d'or ?

— Oui, je viens de l'entendre.

Oh ! du moment qu'il y avait l'oiseau d'or...

Mais quand nous approchâmes des hauts portiques où l'Avril, aux aiguilles de sapins couleur vieux deuil, brodait une bordure en dentelle vert tendre, j'hésitai de nouveau : c'était sombre, silencieux, c'était profond comme un temple. Sur le front de la forêt, une haie de clématites, de vigne sauvage et de convolvulus, courait, folle arabesque profilée en lumière sur la sévérité du péristyle.

Nous entrâmes. Nous entrâmes dans de la nuit : je ne voyais plus rien. Sinistre, la bise sifflait dans les âpres aiguilles : je crus entendre des cinglements de fouets, le grincement sur ma peau de milliers de verges, comme celle qui, à la maison, était affectée à mon usage personnel, et m'attendait derrière le miroir. Brrr !...

— Je veux m'en aller !...

Ah ! bien oui ! J'avais beau crier, elle m'entraîna en pleine forêt. On eût dit maintenant une immense nef, ou plutôt, s'enfonçant à perte de vue dans toutes les directions, deux, cinq, dix nefs irrégulières aux mille colonnes, tiges de fayards élancés comme des mâts, ou trapues et bouffonnes comme des silhouettes de gnomes, alignées ici, avec de larges rais de soleil semant de ronds la jonchée des feuilles mortes ou les dalles grises de la molasse ; là, gémées, serrées en faisceaux, grêles et fléchissantes comme des retombées d'ogives. Mes yeux, habitués à ce demi-jour, devinèrent, au delà, l'azur immense. Par places, le ciel semblait même absorber en soi les feuilles naissantes, qui le criblaient d'innombrables points d'or.

(A suivre.) Samuel Cornut.

La Patrie Suisse. — Dans la « Patrie Suisse » du 10 février : les courses nationales de ski, à Andermatt, les quantes de finale de la coupe suisse, l'exposition des nids artificiels et la collecte du « kilo du chômeur ». À Genève, les travaux de déblaiement sur la ligne des Rochers de Naye. L. Perret nous présente une étude très originale, et par la documentation et par l'illustration, sur les porcelaines du vieux Nyon ; René Gouzy nous parle de la vie des méharistes ; E. Manganel évoque les bateaux et les ports ruinés par la crise. Un numéro extrêmement varié et d'une belle tenue.

Actuellement GRANDE VENTE DE BLANC AUX TISSERANDS

Rue Madeleine 4, Près de l'Hôtel de Ville, LAUSANNE

Prix extrêmement avantageux

A. LÉVY

Ordonnance médicale...

Les bien-portants prendront en suffisance
Non du poison, ni d'immenses cachets,
Mais pour être joyeux avec constance
L'apéritif sain „ DIABLERETS ”.

Pour la rédaction : J. Bion, édité.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.